



Claude Louis-Combet

Le
nu au
transept

Images d'Yves Verbièse



L'Atelier contemporain
François-Marie Deyrolle éditeur





Claude Louis-Combet, né à Lyon en 1932, a cultivé avec une constance qui ne s'appliquait pas aux vérités de la foi mais à la mémoire des sensations et émotions, son goût pour les vieilles églises partagées, comme l'âme, entre lumière et ténèbres, épaisseur sensuelle de la pierre et du décor et rigueur de l'architecture. La contemplation, en laquelle fusionnent érotique et mystique, entre largement dans l'esprit de ses mythobiographies inspirées par les vies de saints.

Il a récemment publié :

Dérives (Fata Morgana, 2014),
Suzanne & les Croûtons (L'Atelier contemporain, 2013),
Huysmans au coin de ma fenêtre (Fata Morgana, 2012),
L'Origine du cérémonial (José Corti, 2012),
La Sœur du petit Hans (Galilée, 2011),
Gorgô (Galilée, 2011),
Le Livre du Fils (José Corti, 2010).





Yves Verbièse est cet individu photosensible ayant vu le jour dans les Flandres, en 1951, traquant depuis la lumière par monts et par vaux, plissements et anfractuosités, avec un goût marqué pour ceux de l'anatomie féminine. Grand voyageur de par le monde, explorateur des voies naturelles, autant que de celles de la lumière intérieure, tâchant tout en ménageant la part de l'ombre, de révéler les beautés réelles ou virtuelles d'un monde que l'homme s'acharne pourtant à détruire un peu plus chaque jour. Amoureux des livres, vivant entre mots et images, enthousiasmé par le lumineux *Chemin des Vanités* que Claude Louis-Combet avait consacré aux photographies de Henri Maccheroni, la découverte de cette œuvre et de son parcours, ont naturellement conduit Yves Verbièse à lui faire parvenir cette suite d'images – très rapidement *Le Nu au transept* est né.





Je me souviens.

Joseph, mon ami, grand maître de la théologie de la subversion, avait dîné chez moi. Après le repas, comme à l'accoutumée, tout en devisant et laissant libre cours à nos fantaisies de mémoire, d'imagination, de pensée, nous feuilletions ensemble quelques livres. Et ce soir-là, notre choix s'était porté sur un bel album consacré aux peintures de Gustave Courbet. Le prétexte était, pour nous, l'inspiration paysagère de l'artiste. Nos divagations esthétiques s'attachaient à l'expression de l'esprit du terroir, de son essence sensible, qui nous-mêmes, dans la réalité, chaque fois qu'il nous était donné d'en approcher, d'y pénétrer pour y fusionner, nous ravissait fortement, jusqu'à estomper quelquefois notre sentiment du temps, de ses déterminations et de ses urgences. Ce soir-là, nous rêvions sur des images. D'une page à l'autre nous pouvions



errer du regard dans ces paysages franc-comtois dont nous connaissions la matérialité mais auxquels le pinceau de Courbet apportait sa touche de présence, sa respiration, sa palpitation, en sorte que prairies et sous-bois, rochers et torrents, falaises et cascades nous offraient l'assurance d'un espace habité, en vibration avec les puissances de vie, et comme saturé de prémonitions sensuelles, celles qui se découvraient soudain dans les formes d'animaux sauvages ou dans le corps nu de la femme, baigneuse ou dormeuse. L'association charnelle de tous les règnes de la nature dans les limites, toutefois portées à l'infini, d'une toile de Courbet, nous atteignait, nous remuait jusqu'en nos racines lointaines de nostalgie, réveillant dans notre mémoire sans objet le mal du paradis perdu.

Mon ami Joseph était prêtre. C'était un homme déjà âgé dont le corps passablement décharné et haut de taille exprimait toute la résolution d'une ascèse conquise tout au long de la vie. Son beau visage creusé, travaillé de tensions mobiles, était en soi, déjà, une invitation vers les hauteurs de la pensée. Le front, immense et sculptural, rayonnait sous sa mince couronne de cheveux blancs. De toute sa présence, ce Joseph-là respirait, de la plus saisissante façon, l'unité d'une intelligence supérieure et d'une sensibilité frémissante. C'était un magnifique spécimen d'humanité, intellectuel, mystique et esthétique, rationnel dans

10

Le
nu au
transept

les décisions de sa volonté et dans ses explications, et délirant dans maintes constructions de son esprit et dans les motivations les plus secrètes de son cœur.

Nous nous étions attardés, et sans doute égarés au fond de nous-mêmes, dans la contemplation de la *Baigneuse à la source* de 1862. Pour moi, ce corps féminin cristallisait, dans toutes les dimensions de son paraître, et la face, les seins, le ventre livrés à la chute de l'eau, toute une charge d'émotions sentimentales et érotiques restée en suspens sur un point précis de mon passé. Je regardais ce tableau dans la mémoire d'un amour perdu et qui affluait, soudain, de toute sa force vive, et il me semblait, de toute évidence, qu'en choisissant son modèle, le peintre avait préfiguré, à l'intention de ma douleur, le corps exact de la femme que j'avais aimée. Je n'étais pas pressé de tourner la page de l'album. Et Joseph, mon ami, pas davantage, apparemment. Je voyais, de biais, son visage penché sur l'image. J'entendais sa respiration. Assurément, l'instant préparait une communion des êtres.

Sur son enfance et sa famille, sur sa jeunesse et la naissance de sa vocation religieuse, Joseph s'était toujours montré d'une extrême discrétion. Je ne savais à peu près rien de son histoire personnelle. De lui-même, je ne connaissais que ses goûts littéraires et artistiques et les spéculations de son esprit où des réminiscences de culture classique affleuraient à tout moment

11

Le
nu au
transept





dans d'étranges constructions théoriques où se mêlaient philosophie, théologie, psychanalyse, ésotérisme. J'avais été son étudiant. J'étais devenu son ami. Chaque fois que nous nous rencontrions, j'étais fasciné par l'énergie vitale qui se dépensait dans les discours qu'il tenait, sous des horizons spirituels toujours singuliers et, chez un prêtre, aussi peu orthodoxes que possible. En d'autres temps, Joseph eût fourni, en sa personne, une pâture de choix aux inquisiteurs. Mais à notre époque de passions médiocres et de sentiments conventionnels, ses supérieurs hiérarchiques s'étaient contentés de l'exclure de l'enseignement et de le fixer, comme dans une variante moderne des peines infernales, au rocher d'une petite paroisse sans envergure ni ambition, perdue quelque part dans les lourdes terres de la Lorraine germanique. Joseph y menait de front des tâches les plus diverses sans relâcher jamais rien de son ardeur pour la connaissance de l'homme et les créations de l'humanité.

Nous étions donc penchés sur l'image de la *Baigneuse à la source* dont la nudité me paraissait rayonner d'une vérité incomparable, par-dessus toutes les autres représentations de la femme éparses dans l'album. Je sentais monter en moi l'appel d'un désir déchirant, déchiré, qui m'emmenait très loin du petit monde de réalité ordinaire dont je me figurais que je tenais la barre, alors que je dérivais avec lui. Et Joseph, son épaule si proche de la mienne qu'elle s'y





appuyait déjà, devait éprouver, lui aussi, quelque impression intempestive qui le happait et le précipitait, au-delà de toute réserve et de toute pudeur, dans les lointains de son histoire. Il sortit brusquement de son silence et, chuchotant plutôt que parlant, comme s'il s'adressait à lui-même du fond le plus ému de sa mémoire, je l'entendis raconter une anecdote quelque peu saugrenue. Il semblait l'extirper de lui-même avec tout l'effort qui accompagne le difficile accouchement d'un secret, à peine croyable, dans le recul du temps, pour celui-là même qui le rapportait.

Le souvenir remontait à 1934. À cette époque, Joseph avait achevé ses études courantes de théologie, mais il n'était pas encore prêtre. Il effectuait son service militaire à Bourges, chez les artilleurs. Il avait pris l'habitude, le soir, lorsqu'il avait quartier libre, de se recueillir dans la cathédrale – l'un des plus prestigieux monuments de l'art gothique, comme l'on sait. Il se plaisait ainsi à s'accorder de longs moments contemplatifs, absorbé tout entier dans la lumière des vitraux, dans l'exaltation de couleurs chaudes qui, me disait-il, lui dilataient l'âme et l'emplissaient d'une bienheureuse allégresse. Par un beau soir de printemps, il avait prolongé l'heure de ses dévotions et effusions. Il sortit juste au moment où le sacristain se préparait à fermer les portes. C'était le crépuscule. Les ruelles à l'entour étaient désertes. On ne voyait pas les oiseaux mais ils étaient à la fête,



on les entendait partout pépier, s'égosiller, se surpasser en trilles et roulades. Joseph n'était pas pressé de rentrer à la caserne. On peut l'imaginer dans son uniforme bleu horizon, son pantalon serré dans les jambières de cuir, son képi virilement vissé sur la tête, tandis que les semelles cloutées de ses brodequins battaient grand bruit sur le pavé. C'était un beau jeune homme venu d'Alsace avec sa peau laiteuse et sa tignasse blonde. Une flamme intérieure – un idéalisme généreux jusqu'à l'incandescence – le travaillait dans toute l'épaisseur de son être.

Il avait quitté le parvis de la cathédrale. Il s'était engagé dans la première rue, d'un pas tranquille, l'esprit encore tout occupé de sa contemplation. Il était alors imprégné de la lecture de Ruskin. Des réminiscences de textes évocateurs du mariage de l'ombre et de la lumière, de l'association des vitraux et de l'architecture, se mêlaient en lui à d'autres références venues de Denys l'Aréopagite, exaltant l'illumination de l'âme parvenue à l'ultime degré de sa vision intérieure : la saisie intuitive de la bonté de Dieu, dont la lumière solaire est le pur reflet. Joseph était loin du monde et tout à la plénitude de son intériorité lorsqu'il eut soudain conscience d'être suivi. Il entendait le bruit d'un pas léger, derrière lui, progressant au même rythme que le sien. Et cela lui rappela un rêve qui se répétait avec une certaine régularité dans son sommeil : quelqu'un le suivait, sa présence était menaçante. Le rêveur voulait

16

Le
nu au
transept

presser le pas pour lui échapper, mais l'autre, dans son dos, accélérerait en même temps et se rapprochait. Alors le rêveur découvrirait avec effroi que la rue où il s'avance était en réalité une impasse et qu'il n'y avait pas d'échappatoire à la terreur. Sans doute, le rêve était-il plus angoissant que la réalité de cette ruelle de Bourges que Joseph martelait d'un pas ferme. Il n'éprouvait nulle inquiétude à être suivi, mais une légère étrangeté, et un peu d'irritation à se trouver si rapidement expulsé de son état d'âme. Au reste, comme la rue amorçait un tournant, avant de s'y engager Joseph s'arrêta net, fit volte-face et regarda de front qui le suivait. Il faut ici l'entendre parler, d'un souffle oppressé, comme si l'émotion d'antan, à plus de cinquante ans de là, le reprenait, le possédait. « Tu ne devineras jamais, mon ami, qui était là, derrière moi, à deux mètres, pas plus ; qui me suivait depuis que j'étais sorti de la cathédrale. Devine... Tu ne trouveras pas... C'était une femme... Une femme entièrement nue... » Il prononçait ces derniers mots avec force, presque avec violence, comme une exclamation, comme un cri retenu, d'horreur et de scandale. Et, en même temps, peut-être à son insu, il appuyait de tout le poids de son index, sur le postérieur de la *Baigneuse à la source*. Il me le confia : un instant presque insaisissable, il s'était trouvé face à face avec la fille de la rue. Il lui cria : Fiche le camp, et il traça dans l'air un signe de croix bien dessiné. Il réagissait ainsi à la

17

Le
nu au
transept



façon des moines du désert, dont il connaissait la légende. Cependant, ce temps n'était plus le leur. La femme ne s'effaça pas d'un coup dans l'espace, dans le tumulte et la fumée de la forme évanouie, comme on l'apprend dans les vies des grands ascètes de Nitrie. Mais elle éclata de rire et pivotant sur elle-même, se penchant vers le sol, elle lui montra son cul, avant de s'éloigner, en courant, en direction de la cathédrale. Joseph regarda autour de lui, la rue était toujours déserte. La scène n'avait pas eu de témoin. Il pensa d'abord qu'il avait eu affaire à une prostituée. À l'ombre de la cathédrale, plusieurs maisons closes fleurissaient, comme au Moyen Âge. L'une d'elles, à l'enseigne du *Piou-piou*, avait la réputation d'un bouge sordide où les troupiers se retrouvaient, le dimanche, pour les parties bon marché. Joseph en entendait parler. Dans sa souffrance et sa commiseration toutes chrétiennes, il ne manquait jamais de prier pour les pauvres pécheurs, ses frères malgré tout. Sans doute cette fille, aussi arrogante que nue, s'était échappée de là avec l'intention de le cueillir en route et de le précipiter dans le cloaque.

Plus tard, revenant sur le sujet de cette expérience, en d'autres conversations, et comme la profondeur d'intimité de nos échanges allait croissant, Joseph m'initia peu à peu à quelques-uns des secrets de son être et de son histoire. Notre dialogue était discontinu, coupé par de longues périodes de silence et,

18

Le
nu au
transept





lorsqu'il reprenait, il se déroulait plus souvent dans la répétition que dans la progression. Tout n'était pas dit. Nous avions, l'un et l'autre, une certaine répugnance pour les anecdotes, les futilités du bavardage biographique. Nous nous attachions plutôt, quitte à les ressasser, à l'évocation de quelques situations symboliques, plus proches des créations oniriques que de la réalité documentaire. Aussi, m'efforçant, aujourd'hui, vingt ans après la mort de Joseph, de renouer le fil de l'expérience intérieure inaugurée à Bourges et de saisir le retentissement de cette dernière dans l'accomplissement spirituel du jeune homme, à la veille de son ordination, je ne suis pas assuré de mon objectivité. Il se pourrait bien que mes propres fantasmes et visions délirantes viennent se mêler aux souvenirs tels que mon ami me les avait confiés. Je ne fais pas œuvre d'historien. Sur le bout de chemin parcouru ensemble dans notre relation au passé, ses pas et les miens se perdent les uns dans les autres.



Je me souviens... J'imagine... J'invente... Je nous retrouve, lui et moi, nous et elle.

Cette fille incongrûment glissée sur les pas de Joseph offrait au regard qui devait la découvrir, une nudité sans antécédent, brutale, terrifiante et abjecte.

En 1934, Joseph avait vingt-deux ans. Élevé dans une tradition de pudeur rigoureuse, éduqué par des religieux dans le culte de la chasteté, du renoncement et du sacrifice, et comme il était doué d'un caractère droit, qui ne tolérait ni les compromissions ni les demi-mesures, il était arrivé à l'âge de la caserne dans toute l'intégrité de son innocence. Il ne connaissait la nudité de la femme qu'à travers les figurations de l'art classique, dans les vignettes du dictionnaire et les illustrations de rares livres, étrangers à la classe, qui avaient pu lui tomber sous la main. Cependant son imagination était loin d'être inerte. Son étude



de la théologie morale l'avait informé de tous les vices, de toutes les perversités, de tous les manquements possibles aux commandements de Dieu censés régler et réguler la sexualité humaine. Il est vrai que l'application de son esprit à des questions scabreuses, fussent-elles rédigées en latin, l'avait souvent induit en tentation, l'avait travaillé dans sa chair intime, avait soulevé en lui de véhéments désirs. Il avait toutefois résisté vigoureusement à ce que son jargon clérical d'alors appelait les *suggestions diaboliques*. Du reste, il n'attribuait pas à sa seule puissance de volonté cette victoire morale qui avait sauvegardé sa pureté. Il s'en était toujours remis à la *grâce d'état* dont il pensait que tout prêtre bénéficie et sans laquelle la constante familiarité avec le mal, dans l'administration du sacrement de pénitence, aurait des effets dévastateurs. Il savait que le combat spirituel n'a pas de cesse et que la chasteté est une conquête de chaque jour. Il avait lu Rodriguez. Il avait lu Scupoli. Il s'en remettait à Dieu plus encore qu'à lui-même.

Après que la fille nue de la ruelle s'en était allée, avec son rire insolent et ses gestes obscènes, le temps avait comme bifurqué, brutalement. Il n'y avait eu qu'un regard, mais c'était comme une césure d'abord imperceptible puis de plus en plus manifeste, dans la conscience de Joseph : un avant et un après. Le monde n'était plus le même. Une image sensible l'avait brusquement tranché en deux. Dans l'instant

24

Le
nu au
transept





même du geste par lequel il voulait exorciser sa vision, et des mots vulgaires, les seuls qui lui fussent venus, jetés en l'air pour rejeter la femme hors de lui, loin de lui, Joseph avait ancré dans son être une sensation dont il ne pourrait plus se débarrasser et qui lui revenait et qui s'imposait à lui et qu'il se donnait en partage, tandis qu'avec son index de prêtre, consacré à Dieu, il rééditait sur l'image de la *Baigneuse à la source*, le geste même que la fille, appelons-la Maria, lui avait adressé, sans vergogne, à même son corps de femme impudique.

Impudique et superbe, il faut le dire. Et telle était la face obvie du mal, jetée à son adresse comme une vision qu'il n'avait pas recherchée et qui l'avait saisi, tout juste après qu'il s'était détaché de la lumineuse fluence des vitraux de la cathédrale. Immédiatement. Il n'avait pas encore retrouvé son souffle. Le clerc qu'il était au fond de lui-même ne s'était pas même rétabli, pour le provisoire, dans son habit d'artilleur et dans l'identité qui s'ensuivait, et voici qu'une femme, la Femme, en vérité, s'interposait, totalement intempestive et insaisissable, d'une vulgarité offensante et toutefois d'une vraie révélation de beauté. L'instant d'un regard, évadé sans doute de tous les conditionnements de l'enfance et de la formation religieuse, ouvert dans son visage, comme un puits de désirs inaccessibles, Joseph avait saisi les accents soulignés du corps féminin : l'opulente blondeur de la chevelure, les seins avancés au



sommet de leur puissance, le triangle ombré du pubis. Il y avait là une concentration d'invites et de signes face auxquels il se sentait atteint jusqu'au tréfonds de sa vulnérabilité chrétienne. On peut penser que le soir, ayant regagné sa chambrée de jeunes troufions, quelque peu fauves d'instincts, Joseph, qui ne pouvait confier à personne son aventure, eut beaucoup de peine à s'endormir. Tous ses sens étaient en éveil, son sexe se dressait avec outrecuidance, l'image d'une femme lubrique s'écartelait dans l'ombre alourdie par tant de respirations viriles, le temps ne s'écoulait plus, il stagnait dans la pesanteur d'un désir contre lequel la prière n'avait pas de prise.

Cette révélation parfaitement intériorisée du féminin venant perturber toutes les assurances établies de la vertu et des principes, lorsque Joseph, à cinquante ans de là, me l'évoquait dans nos conversations d'hommes, j'étais bien fait pour l'entendre, encore que mon expérience fût presque l'inverse de la sienne. Mais j'avais été clerc au même âge que lui, je m'étais formé à la même discipline religieuse dans le même milieu de vie. Et c'est encore au même âge que lui qu'il m'avait été donné de connaître la femme – première absolument, comme si elle était sortie toute nue du livre de la Genèse. Mais le lien entre nous fut d'emblée et pour la consommation des temps un lien d'amour et de plénitude, même lorsque celle-ci dut se rompre et s'exclure de la vie. Jamais le désir ne connut

l'horreur ni la honte. Jamais je ne levai la main pour signifier à la femme son abomination. Elle s'était substituée à Dieu. Toute ma capacité d'amour s'était fixée sur elle. Mais je n'en comprenais pas moins le désarroi de mon ami Joseph dans l'aventure qu'il me rapportait.

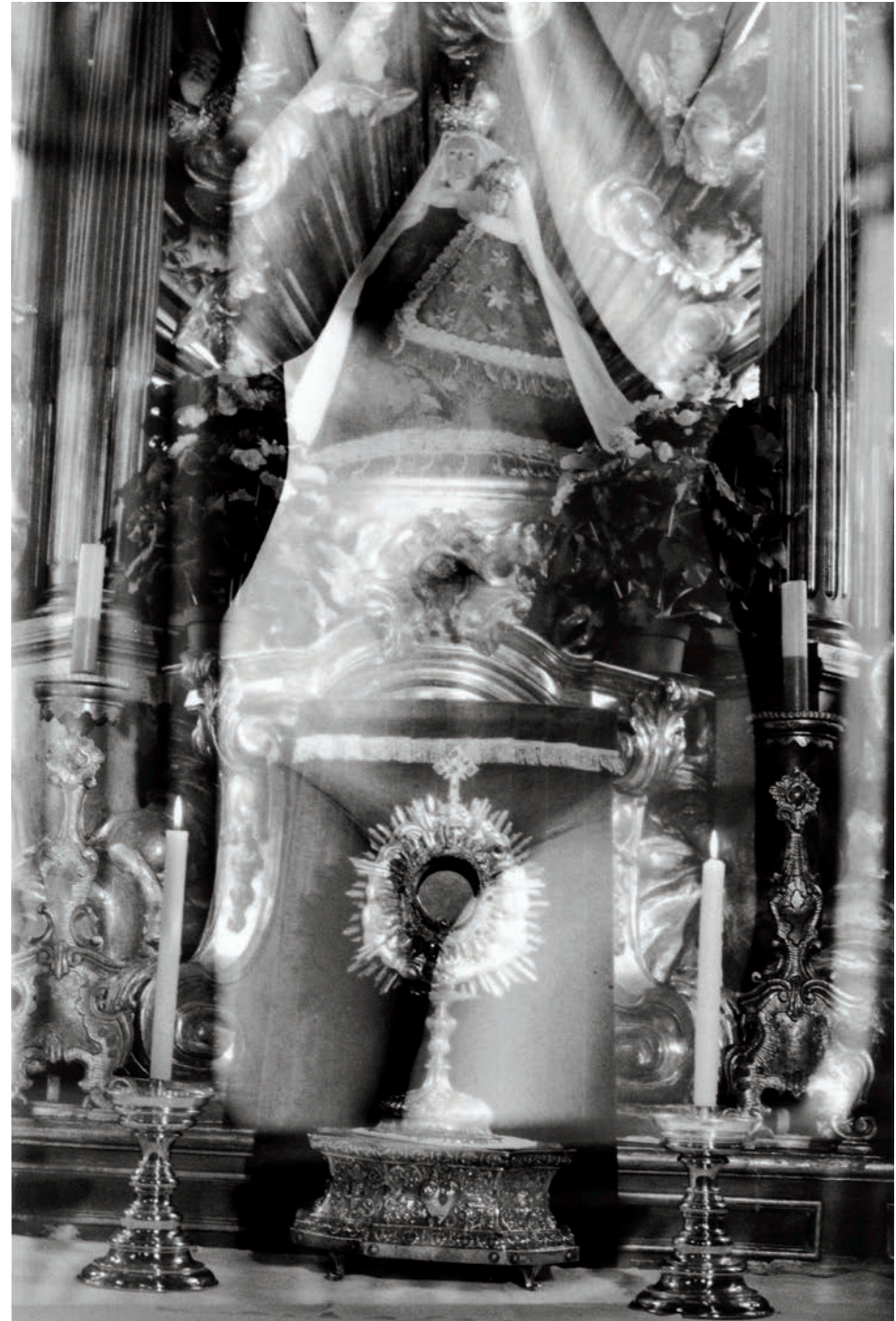
La même fatalité misérable, résultat de mille contingences, eût pu m'accabler de la même façon que lui. Car il y avait eu un temps où, sans m'être jamais élevé à son niveau de vertu, je m'étais attaché à l'idée que la pureté – l'insatisfaction soutenue de tout désir charnel – représentait, sans comparaison, une valeur au-dessus de toute espèce d'idéalisme moral : une valeur d'existence. Et toute blessure de ce sentiment, ainsi que Joseph l'avait éprouvé, entraînait la ruine de toute confiance en soi-même, le doute quant à sa propre capacité à assumer les conflits de la vie religieuse, une conscience désemparée de la vulnérabilité de l'équilibre intérieur. Je sentais en moi, sans pouvoir réellement l'assimiler, la souffrance de ce jeune homme, dont l'histoire était complètement détachée de la mienne. Moi, lorsque la femme première m'avait submergé d'amour, j'avais rompu avec l'ordre des vertus chrétiennes, j'avais expulsé de mon cœur l'impossible attachement à l'innocence baptismale, j'étais prêt pour la rencontre, j'étais mûr pour le désir, pour son partage et son accomplissement. Et lorsqu'il m'était arrivé pour la première fois de contempler le

corps de l'amante dans toute l'étendue de sa beauté, l'instant s'était suspendu en jubilation de découverte bien au-delà de ce que l'évidence de la faute et du péché tenait encore en ultime frisson. J'avais adhéré de tout mon être à cette vérité nouvelle accourue comme du fond de mon attente – là où Joseph, comotionné par la violence qui lui était infligée, n'avait pour refuge que la solitude de sa prière. Jamais, m'avait-il laissé entendre, il n'avait connu à ce point l'étrangeté d'être à laquelle sa foi le vouait. Dans la nuit qui avait suivi la diabolique rencontre avec la femme, il avait sondé, avec effarement, l'inassimilable singularité de son âme chrétienne dans ce ramassis humain où chacun faisait la part belle à ses pulsions. La foncière inhumanité de la vocation à la sainteté lui apparaissait, dans son insomnie, avec une fixité hypnotique. Il se voyait comme condamné à la chasteté, parce qu'elle était la vertu la plus difficile et qu'il n'y avait rien au-dessus et que lui, Joseph, en sa toute insolence spirituelle ne pouvait s'attacher qu'au plus haut, quoi qu'il lui en coûtât. L'image de la fille dansait dans l'ombre de ses yeux grands ouverts. Il serrait ses poings contre son insensé désir de l'atteindre et de la saisir, à plein pubis, comme à une crinière de bête infernale, énigmatique et maléfique. Son sexe se dressait et culminait. Il n'y avait pas de geste permis pour l'apaiser, ni de parole pour le foudroyer.

30

Le
nu au
transept









Conception graphique : Juliette Roussel
(juliette-roussel@orange.fr)

Impression : Ott imprimeurs
(ottimp@ott-imprimeurs.fr)

Ouvrage publié avec le concours
du Centre régional du livre de Franche-Comté
et de la Région Franche-Comté

© L'Atelier contemporain, 2014
(francois-marie.deyrolle@orange.fr)

ISBN 979-10-92444-14-8

